

Guerre et paix : si loin, si proche
E, roman-dit

Louise Vigeant

Number 115 (2), 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24841ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vigeant, L. (2005). Review of [Guerre et paix : si loin, si proche : *E, roman-dit*]. *Jeu*, (115), 44–48.

Guerre et paix : si loin, si proche

Guerre. Paix. Deux termes antinomiques s'il en est. Pourtant, il faut souvent bien peu pour que la paix ne soit plus que champ de ruines. Le thème de la guerre, aussi vieux que le théâtre lui-même, est au cœur de la dernière pièce de Daniel Danis, *E, roman-dit*. Soucieux de parler de son temps, l'auteur puise néanmoins dans les mythes anciens et les légendes qui sont le substrat de notre culture pour évoquer la dure réalité des injustices, exactions et luttes armées. Mais son héros, s'il est tour à tour le sauveur désigné, le bouc émissaire et, finalement, le chef de son peuple, surprendra, et les siens et le public, par son refus ultime de poursuivre dans la voie de la violence réciproque. Il n'est pas simple de devenir un homme libre.

On serait tenté de penser – et ce ne serait pas le moindre mérite du spectacle – que là réside le message de Daniel Danis : il suffit de refuser la guerre pour qu'elle n'ait pas lieu. Cette idée, chère aux pacifistes des années 60, contestataires *flower power* de la guerre au Vietnam, peut encore tenir la route. Par contre, ce n'est pas si simple. Et la pièce de Daniel Danis le montre aussi... Heureusement, sinon on risquerait fort l'angélisme.

Il n'est pas toujours facile de s'y retrouver dans cette pièce de Daniel Danis, qui compte pas moins d'une quarantaine de personnages et dont l'histoire s'étale sur trois générations. *E* emprunte à la fable son côté illustration d'une leçon et à l'épopée, sa longueur, son personnage héroïque et aussi ce mélange de vrai et de merveilleux qui tire l'œuvre vers des horizons inattendus. Mieux vaut être prévenu !

Titre énigmatique, *E* correspond à la lettre que le père du héros, cordonnier, grave sous le talon des chaussures de son fils (chaque pas l'inscrirait dans cette terre nouvelle) ; c'est aussi la lettre manquante dans l'orthographe du nom de cet enfant qui s'appelle J'il. Contraction (et contradiction) de « je » et de « il », ce nom (pour le moins bizarre) sied bien pourtant à ce personnage en quête d'identité, par ailleurs dédoublé sur scène. Individu

E, roman-dit

TEXTE DE DANIEL DANIS. MISE EN SCÈNE : ALAIN FRANÇON ; SCÉNOGRAPHIE : JACQUES GABEL ; COSTUMES : PATRICE CAUCHETIER ; MAQUILLAGES ET MASQUES : DOMINIQUE COLLADANT ; ACCESSOIRES : PHILIPPE PLANCOULAINE ; ÉCLAIRAGES : JOËL HOURBEIGT ; UNIVERS SONORE : GABRIEL SCOTTI ET VINCENT HAENNI ; CONSEIL CHORÉGRAPHIQUE : CAROLINE MARCADÉ ; DRAMATURGIE : GUILLAUME LÉVÊQUE. AVEC STÉPHANIE BÉGHAIN, YOANN BLANC, FRED CACHEUX, ÉRIC CHALLIER, GILLES DAVID, VALÉRIE DIETRICH, PIERRE-FÉLIX GRAVIÈRE, PERRINE GUFFROY, DAVID LÉON, GUILLAUME LÉVÊQUE, JULIE PILOD, GILLES PRIVAT, CAROLINE PROUST ET CATHERINE VINATIER. PRODUCTION DU THÉÂTRE NATIONAL DE LA COLLINE, AVEC LE SOUTIEN DE L'ASSOCIATION FRANÇAISE D'ACTION ARTISTIQUE (MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES), DU CONSULAT GÉNÉRAL DE FRANCE À QUÉBEC, DU CENTRE CULTUREL CANADIEN ET DU CONSEIL DES ARTS ET DES LETTRES DU QUÉBEC ET DU CONSEIL DES ARTS DU CANADA, PRÉSENTÉE DU 26 JANVIER AU 27 FÉVRIER AU THÉÂTRE NATIONAL DE LA COLLINE, À PARIS, PUIS AU THÉÂTRE FRANÇAIS DU CENTRE NATIONAL DES ARTS, À OTTAWA, DU 19 AU 28 MAI ET AU FESTIVAL DE THÉÂTRE DES AMÉRIQUES 2005.

ballotté par le destin qui lui a réservé le rôle du héros, il ne tarde pas à comprendre que sa vie ne dépend pas *que* de lui, mais *aussi* de lui...

Ici, plus que jamais chez cet auteur inclassable, la fable et la langue se conjuguent pour créer un univers déroutant pour le spectateur. Mais celui-ci, pour autant qu'il y mette de la bonne volonté, se laissera finalement emporter dans un monde fantastique qui, par moments, pourtant, accusera d'étranges ressemblances avec le monde réel dans lequel nous vivons.

Temps cyclique

Tâchons de résumer la chose. J'il naît sur la route, alors que son peuple, les Métis, fuit la guerre. Peu après sa naissance, le tir nourri des militaires les poursuivant manque d'anéantir le petit groupe de réfugiés, mais l'enfant, régurgitant avec force le lait maternel, éteint toutes les flammes destructrices. Il n'en faut pas plus pour qu'il soit considéré comme le sauveur de son peuple ! On dit de lui qu'il sera « le faiseur de paix ».

Les survivants (la mère meurt) poursuivent leur route jusqu'à un territoire de chasse et de pêche près d'une ville dont le maire, un certain Blackburn, aura tôt fait d'envoyer un message très clair à ces quémandeurs d'asile selon lequel leur présence n'est que tolérée et qu'ils ne doivent sous aucun prétexte construire d'habitations permanentes. Leur installation, pourtant toujours qualifiée de temporaire, durera plusieurs années, pendant lesquelles ils réussiront à survivre en récoltant et vendant du miel, non sans transgresser les lois de Blackburn. (Toute ressemblance avec des situations dans le monde n'est pas fortuite...)

J'il grandit, arc et carquois en bandoulière, jusqu'au jour où, pour protéger son père que le fils de Blackburn vient de surprendre à copuler avec sa propre mère, il tue l'épieur. Pour expier sa faute et aussi toutes celles de son peuple, J'il sera incarcéré douze ans dans la prison des juvéniles. Là, il apprendra la douleur – par des viols collectifs à répétition ; en contrepartie, il apprendra à lire et à écrire. Les opposés ne vont jamais l'un sans l'autre chez Daniel Danis.

E, roman-dit de Daniel Danis, mis en scène par Alain Françon (Théâtre National de la Colline, 2005).
Photo : Marthe Lemelle.





E, roman-dit de Daniel Danis, mis en scène par Alain Françon (Théâtre National de la Colline, 2005).
Photo : Marthe Lemelle.

De retour chez lui, J'il n'est pas au bout de ses peines. La communauté s'est installée, le territoire est enfin devenu le leur, mais les conflits se multiplient, ainsi que les surprises, qui seraient burlesques si elles n'entraînaient pas la déchéance : le nouveau maire Dadagobert perd le pays aux cartes ! Bref, à la fin, les Azzédiens, ainsi se nomment ces Métis, prendront à leur tour le sentier de la guerre. Abandonnés par leur chef J'il, devenu père à son tour, et qui ne veut plus de la guerre, ils reprendront le chemin de l'exode et J'il repartira, de son côté, à la recherche d'un « monde meilleur », comme son peuple l'avait fait jadis. Construction cyclique du mythe.

Un monde fantastique

À mille lieues du réalisme, le dramaturge mêle humains et ours parlant, fait naître des enfants d'une femme ayant mangé des fleurs poussées là où J'il a semé son sperme, etc. Sa capacité à faire croire à tout cela vient de la puissance de son écriture qui emprunte son souffle à l'épopée.

Le défi est très grand de mettre en scène une telle histoire et, de surcroît, dans une langue qui se fait créative et poétique – au risque parfois de la surcharge. Or, la mise en scène d'Alain Françon est remarquable et vaut pour beaucoup dans le succès du spectacle qui, malgré sa longueur – deux heures vingt – et ses digressions multiples, réussit à retenir l'attention du public et parvient à le toucher. Manifestement, le metteur en scène français, qui en est à sa troisième création d'un texte de Daniel Danis¹, saisit l'univers de l'auteur québécois tout à la fois simple – les personnages étant

1. À Paris, Alain Françon a mis en scène *Celle-là*, au Théâtre Ouvert en 1995, puis *le Chant du dire-dire* au Théâtre National de la Colline en 1999.

clairement campés – et compliqué, par sa combinaison de réalisme et de fantasmagique, de tragique et de comique, et par la multiplication des péripéties.

Le premier tableau est saisissant : des personnages se resserrent les uns contre les autres au centre du plateau, yeux hagards, habillés de pauvreté et de poussière. Véritable œuvre plastique, cette scène donne le ton : la misère et la vulnérabilité sont tangibles. Et si le public rira souvent aux élucubrations du roi Dadagobert ou aux pitreries de Nounourse, il n'oubliera pas malgré tout, au fur et à mesure qu'avance l'histoire, que ces personnages sont les dignes représentants d'une humanité qui balance elle aussi entre le sérieux et le grotesque.

Les (nombreux !) comédiens sont tous excellents. Tout au moins, soulignons la netteté du jeu de Julie Pilod, la narratrice sur les épaules de qui repose toute l'architecture de la pièce ; l'énergie communicative de Pierre-Félix Gravière qui incarne J'il enfant au cœur de cette saga initiatrice ou encore la souplesse d'Éric Challier, son pendant – J'il adulte –, qui devra faire face au choix tragique de laisser périr femme et enfants pour ne pas céder à la spirale de la violence. De leur côté, Gilles David, en Blackburn, et Gilles Privat, en Dadagobert, jouent admirablement les pères roublards ou lâches, infatués ou honteux.

Astucieux, le scénographe a entouré la scène de panneaux troués de portes par lesquelles se font les très nombreuses entrées et sorties ; des trappes dans le plancher permettent également des jeux ingénieux ; le tout – avec couleurs et matériaux – connote l'idée de création, la débrouillardise, le recommencement – et a l'avantage d'éviter tout mimétisme, comme les costumes d'ailleurs. Ainsi l'histoire garde-t-elle son parfum d'universalité et d'intemporalité.

Daniel Danis est maintenant reconnu pour l'inventivité de son langage : dans cette pièce, on ne compte plus les images poétiques, les néologismes, les jeux de mots². Cette originalité a été soulignée dans les journaux français à la création de la pièce : on a parlé d'une « poésie rocailleuse, inventive, charnelle³ » ; ailleurs, il est écrit que « la langue de Daniel Danis est extraordinairement vivante [...], chargée d'images et d'imaginaire⁴ ». Comme son héros, il semble que Danis fasse l'expérience de l'invention de soi par l'expérience de l'invention du mot.

E comme écriture

E comme énigme, dit lui-même Daniel Danis, mais *E* aussi comme écriture. La sienne, tantôt murmure caressant, tantôt accusation ironique, rendue imparable par la

2. Jeux de mots qui interpellent la psychanalyse : j'ai déjà fait allusion à l'éllision dans le nom même du personnage central qui pourrait faire gloser, mais je pourrais ajouter que le sigle de l'Organisation de la défense internationale des petits peuples, qui viendra en aide à notre groupe de réfugiés, est ODIPP ! Les noms des personnages peuvent faire sourire : Romane, Hébelle, Dadagobert, Nounourse, ou alors étonner par leur symbolisme trop appuyé : les enfants de J'il se nomment Demain, Jadis et Soleil...

3. Gwénola David, « Entretien / Daniel Danis », *La Terrasse*, n° 124, janvier 2005, p. 26.

4. Fabienne Darge, « *E*, la légende qui mène un bébé prédestiné de l'exode à l'exil », *Le Monde*, vendredi 4 février 2005, p. 31.

nécessité de chercher sa propre identité dans un monde déroutant. Celle de J'il aussi, que sa femme Romane⁵ fera revivre en confectionnant un livre pour rassembler les écrits épars que J'il avait griffonnés en prison. Par ce geste, elle le convainc que le salut ne peut venir que de sa propre intimité, sa propre langue.

E comme épopée ; n'est-ce pas un « roman-dit » ? Dès le début de cette aventure spectaculaire, « Soleil », la Didascalienne, prend en charge le récit de la vie de son père J'il. C'est elle qui guidera le spectateur tout au long de cette épopée qui se présente comme une suite de tableaux illustrant ses propos. Le leitmotiv qui ponctue la pièce, « dis ce que vois », indique bien le rôle que joue Soleil (autre nom à la valeur métaphorique soulignée) : Soleil éclaire la compréhension que l'on peut avoir du monde, et cette compréhension passe par le récit, par l'expérience de la parole : orale et écrite.

**Jusqu'où peut-on,
ou doit-on, aller pour
défendre une terre ?
Quand l'homme y
perd-il son âme ?**

E, c'est un regard posé sur l'exode, sur l'exil, sur l'existence. L'existence de ceux qui se cherchent une appartenance, qui s'en voient privés et qui luttent pour en retrouver une, toujours forcément autre. Mais Daniel Danis nous emmène encore plus loin dans cette démarche, jusqu'à interroger le bien-fondé de la quête elle-même. Et si « [l]e don de la terre [était] un cadeau empoisonné », comme le laisse entendre l'auteur ? Car, dans cette pièce, quand la terre temporaire est enfin devenue pays, au lieu d'être le havre de paix si attendu, elle se transforme, à son tour, en objet de convoitise, par conséquent en motif de guerre. Jusqu'où peut-on, ou doit-on, aller pour défendre une terre ? Quand l'homme y perd-il son âme ?

L'homme ne devrait-il pas se mettre en quête d'autre chose, quelque chose de plus grand que lui, de plus grand que cette terre pour laquelle il se bat, mais qui, finalement, ne lui rend pas le bonheur promis ? Ces Métis que le spectateur suit dans leurs pérégrinations et pour lesquels le spectacle fait monter de la sympathie seront à leur tour cruels et vindicatifs, les vieux réflexes archaïques remontant facilement à la surface. Et la question surgit : l'existence passe-t-elle forcément par l'expérience de l'appropriation ? Voilà une invitation à repenser la notion de territoire.

J'il, qui croyait être devenu un être civilisé en ayant appris à écrire, J'il, qui avait participé à l'implantation et à l'épanouissement de son peuple sur une terre, et par là pensait en avoir fini avec la barbarie, J'il sait pourtant, à la fin, qu'ils sont retournés à la case départ. La guerre a détruit tout ce qu'ils avaient fabriqué : de leurs maisons à leurs cartes d'identité, que Romane avait pourtant écrites et conservées pour cette peuplade restée illettrée.

Barbarie et civilisation ; inhumanité et humanité ; guerre et paix. Daniel Danis montre comment l'interstice est souvent bien mince entre ces réalités. **J**

5. Le jeu de mots est ici encore à souligner. Romane est le nom de celle qui écrit le « roman » de J'il ; son nom contient la lettre « e », soit celle précisément qui lui manque à lui, ainsi Romane complète-t-elle J'il dans tous les sens du terme : elle est sa femme et celle par qui la mémoire sera assurée, l'histoire connue. Romane évoque aussi la langue de la vulgarisation, par opposition à la langue savante, donc celle qui assure l'accessibilité.